

RETOUR AU PAYS

L'enfant avait grandi. Et comme le même cours des planète règle nos jours et nos nuits, son père avait vieilli. Le vieux ne quittait pratiquement plus son lit au fond de l'atelier où, un soir, il avait invité le gamin à s'approcher.

— Tu n'es plus un petit garçon, à présent, avait murmuré le vieux. Tu es devenu un homme.

L'enfant avait hoché la tête d'un geste machinal et mécanique. Le père avait poursuivi.

— Je t'ai aimé tout le temps que j'ai pu, tu le sais. Mais voilà que j'arrive au bout du temps que j'avais. Il va falloir te débrouiller seul. Je vais mourir. C'est la vie.

Le jeune homme serra ses bras sur sa poitrine. C'était de vrais bras vivants sur une poitrine chaude. Il sentit sur sa joue couler une larme salée, aussi vivante et vraie que ses bras et sa poitrine. Il maudit en silence la belle fée qui lui avait fait le cadeau de la vie. Un cadeau empoisonné, la vie, une maladie incurable sexuellement transmissible, encore que dans son cas il aurait mieux valu parler de magie que de sexe. Il regretta le temps où il était un pantin de bois choyé, bichonné et ciré deux fois par jour par un brave menuisier en mal de paternité, le temps sans chagrin où aucune blessure ne résistait à un

point de colle, à un trait de scie et un coup de papier de verre. Le temps où le temps n'était pas son affaire. On devrait toujours changer de trottoir au passage des fées.

Au matin, Pinocchio avait ramassé dans les copeaux les bécicles rondes du vieux et les lui avait replacées sur le bout du nez. Gepetto était dur et froid comme une planche de bois. Ses yeux ouverts ne disaient rien, rien d'autre que le repos et l'assurance calme qu'il avait maintenant l'éternité devant lui.

Le jeune homme ferma les yeux de son père et sortit en laissant la porte ouverte. Il savait qu'avant midi les huissiers auraient nettoyé l'atelier des scies, des ciseaux, des rabots et des varlopes. Il savait bien qu'ils ne laisseraient pas la plus petite trace des outils de sa naissance sur l'atelier du vieux. Il savait qu'à présent, il était seul.

Pendant des mois, il courut le pays à la recherche d'un emploi, puisqu'on lui avait appris que, "dans la vie, il faut travailler". A la recherche d'un patron, aussi. Un patron qui aurait été capable de guider ses gestes encore mal assurés. Pinocchio se sentait un peu jeune pour être absolument libre.

Son père lui avait appris à tourner le bois avec patience, aussi chercha-t-il un emploi dans une menuiserie. Hélas, on lui montra des machines qui tournaient les pieds de chaise bien plus rapidement que lui. Il excellait aux assemblages les plus délicats et à la queue d'aronde, mais là encore on lui préféra des robots qui accomplissaient les gestes qu'il aimait à une vitesse et avec une précision diabolique. "J'aurais dû devenir un robot plutôt qu'un petit garçon", pensa Pinocchio. "On a toujours besoin de robots..."

Faute de travail, il se contenta donc de chercher du pain parce qu'on lui avait appris aussi "qu'il faut manger pour vivre."

Alors il avait marché. Ou plutôt, il avait suivi ses pieds où ses pieds le traînaient. Il était devenu un vieil adolescent maigre aux jambes interminables, au nez un peu trop long et à la tête ronde, un grand gamin poussé par les vents imprévisibles du hasard, sans port ni attache. Il se crut libre et se sentit inutile. Absent comme un nuage, l'esprit vague et cotonneux, "A la va comme je te pousse" guidait ses pas. C'est comme ça aussi, la vie: si l'on pense mal le ventre trop plein, on ne pense plus du tout la panse vide.

On vit sa silhouette dégingandée errer dans les grandes villes de la vallée. Milan. Mangare... Signor... Mille lire...Turin... Prego... Gracie...

Un flux de Sud Est lui fit franchir les montagnes et le poussa jusqu'à Lyon où il demeura longtemps en arrêt devant les vitrines des guignols. "Guignol, en voilà un qui a su faire son chemin, remarqua le pantin déchu. Il est armé et ne craint pas les gendarmes..." A mesure que s'estompait le souvenir du père chez le jeune homme, la belle morale de Gepetto s'effiloçait dans sa mémoire. Pinocchio commença à nouer de vilaines fréquentations et nul Jimmy Criquet ne pointait ses antennes pour le mettre en garde.

A la bordure des villes, loin des centres clinquants, tout au bout de la dernière ligne des bus, dans des décors de cartons gris et de trompe-l'œil, il trouva des amis. Des frères. Des quantités de pantins, comme lui, à qui l'on avait coupé les fils et qui s'agitaient en bandes dans leurs sales décors de théâtre. Certains soirs, on se réunissait autour d'un magnétophone et l'on dansait, mécanique, des danses de robots, des danses de marionnettes sous les doigts d'un manipulateur fou. Pinocchio devint rapidement un champion de smurf et de break dance. Il dansait comme on se souvient de l'enfance; il dansait comme on oublie la vacherie d'être un homme et tous ses copains l'encourageaient de la voix dans toutes les langues pauvres de la terre.

Il aurait pu rester là, du côté de Bron ou de Vénissieux, à deux pas du pays de Guignol, mais sa mémoire de bois lui conseilla de ne pas prendre racine. Un ami d'un soir lui avait raconté l'histoire belle et tragique d'un enfant si épris de liberté qu'il avait brisé seul tous les fils de sa vie, l'histoire d'un voyou, d'un guignol aux semelles de vent. Pinocchio décida de retrouver de guignol-là.

C'est ainsi que le jeune homme arriva à Charleville-Mézières un soir de septembre. A Ronde Couture, il rencontra des frères qu'il interrogea. Oui, ils avaient entendu parler du voyou aux semelles de vent, mais c'était une vieille histoire. Il était mort depuis longtemps. Aujourd'hui, à grand renfort d'expositions, d'hommages, de colloques et de cartes postales, on lui avait définitivement collé aux pompes de lourdes semelles de plomb. La preuve, c'est qu'on l'avait même enterré dans les bouquins du collège. Pourtant, il restait peut-être un moyen d'enter en contact avec lui. Peut-être...

Un des jeunes tendit à Pinocchio une cigarette mal roulée à la fumée âcre et douce et lui indiqua le chemin de la ville.

— Vous ne venez pas avec moi, demanda Pinocchio?

— Pas ce soir, répondit un grand brun aux poignets cerclés de cuir. En ce moment, c'est pas bon. C'est plein de keufs et de bourges jusqu'à deux heures du mat'.

— C'est à cause de l'araignée, ajouta un autre. Cette année, c'est l'année de l'araignée.

Comme Pinocchio ne comprenait pas de quoi ils parlaient, ils lui expliquèrent que tout le centre ville était envahi par les montreurs de marionnettes.

— C'est un festival de guignols, la tefe des pantins. Tu as des types qui viennent de partout t'agiter sous le nez des bouts de papier en déblatérant des histoires pour les

mômes. Tu en as même qui font semblant d'être en bois pour faire la manche. Il y a des jours où tu aurais envie de leur refiler un flacon d'O'cédar. Ils n'arrêtent pas de causer de tringles, mais les meufs qui viennent là en pincent pour des poupées de chiffon. Il y a des fils partout. C'est bien simple, tu ne peux plus mettre un pied devant l'autre. C'est pour cela qu'on l'appelle le festival de l'araignée.

Pinocchio tira une longue bouffée de son joint en les écoutant et prit seul le chemin du centre de la ville. Sans le savoir, ses potes de Ronde Couture avait réveillé en lui la petite braise agonisante de l'enfance. Il avait envie de voir de ses propres yeux.

C'était un soir immobile sans un souffle de vent, à l'heure où dans la rue Thiers les poubelles remplacent les castelets. De grandes figurines de bois, de tissus ou de papier ornaient les façades des maisons, des marionnettes s'exhibaient dans les vitrines. Un barbu aux vêtements de couleur dévala la grand-rue à cheval sur une poule. Il chantait des comptines en tournant la manivelle d'un petit orgue de barbarie. Pinocchio s'assit à la devanture d'un libraire. Entre son ventre vide et son cerveau plein de fumée, il avait un peu de mal à conserver son équilibre. Il rejeta sa tête en arrière, ferma très fort les paupières, les rouvrit et regarda au ciel. L'araignée était là.

Un araignée noire cafard, une araignée noire abyssine montait à l'assaut du ciel. D'un lent balancement clignotant de satellite, elle jeta son premier fil d'Orion à l'étoile polaire. Puis, de l'étoile polaire à la grande ourse, elle bâtit son cercle par le Dragon, Alderamin, Cassiopée et Copella. D'Étamin à la Girafe, de Dubhé à Schédir et de Mirfak à la petite ourse, elle tissa bientôt au-dessus de Pinocchio une toile si serrée qu'aucune pluie de météorites n'aurait pu la franchir.

A deux rues de là, une paire de pochards pleuraient Mathilde au comptoir d'un bar de néon. Ils connaissaient leur Brel sur le bout des verres, mais Pinocchio ne les entendait pas. La tête dans les étoiles comme un marin d'Amsterdam, il suivait la lente descente du cocon de l'araignée à l'aplomb de la rue piétonne. C'était un cocon de fil blanc de lune, transparent et doux au regard comme un pleur silencieux. La chose se posa dans un souffle sur le pavé. Pinocchio ferma les yeux. Quand il les ouvrit à nouveau, le voyou aux semelles de vent était là. Il portait une veste noire de l'époque où l'on appelait les routards des cheminots et souriait comme un enfant qui sait qu'il va grandir et qu'il n'y peut rien.

"- Depuis huit jours j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrai à Charleroi
Au cabaret vert je demandai des tartines
Du beurre et un jambon qui fût à moitié froid."

— Ouf, je suis content d'être de retour. Trois ans, c'est long, fit l'homme qui descendait du ciel. Tu me cherchais?

— Je te croyais mort, fit Pinocchio.

A ces mots, le guignol aux semelles de vent éclata de rire, d'un grand rire humain et vivant.

— Mort? Ils aimeraient bien, tous, que je sois mort! Ils m'enterrent chaque année sous les croûtes, les hommages, les colloques et les livres. Ça les arrangerait que je sois mort, eux dont les grands-pères ordonnaient à leurs filles de changer de trottoir à mon passage. Mais tu vois, je suis vivant. Et bien vivant.

Il éclata de nouveau de rire et dans son rire claquait toutes les couleurs de l'alphabet.

— Tu les détestes tant que cela, interrogea Pinocchio?

— Si je les déteste? C'est plus compliqué que cela. Les gens d'ici sont des sangliers, sauvages et bourrus, mais si tu sais les prendre dans le sens du poil, tu peux en faire ce que tu veux. J'aurais pu, si j'avais voulu...

— Qu'est-ce que tu aurais pu?

— Les caresser dans le sens du poil, pardi! Premier prix de rhétorique, de récitation, de vers latins, j'étais l'orgueil du collège. J'aurais pu devenir notaire, professeur et que sais-je encore. C'est cela qu'ils ne m'ont jamais pardonné. J'aurais pu être comme eux, le meilleur d'entre eux mais j'ai pété les plombs.

— Pété les plombs?

— C'était la guerre, leur guerre à eux, moi, je m'en fichais. Un soir, une nuit plutôt, je l'ai vue...

— Qui? Une femme?

— En quelque sorte. Une araignée. L'araignée noire abyssine qui tisse sur le monde la toile où tout le monde s'empêtre, celle qui te fait lever ta casquette quand tu croises le maire et baisser les yeux quand passe un flic. J'ai coupé les fils, tous les fils. Je voulais être libre, absolument libre.

Pinocchio demanda à l'étrange voyou s'il avait réussi à atteindre cette "liberté libre" dont il parlait avec des flammes dans les yeux. L'autre avoua qu'il avait été seul et Pinocchio lui raconta alors comment, lui aussi, il avait brisé ses fils, comment il avait été pantin et à quel point aujourd'hui il se sentait seul. Le voyou aux semelles de vent l'écouta sans sourire. Il comprenait. Il paraissait capable de tout comprendre dès qu'on parlait de liberté. Aussi, l'ancienne marionnette et le surdoué du collège de Charleville

parlèrent-ils longuement dans la nuit, sans autre témoin qu'un grand clown à la bouche rouge fendue d'un sourire comme d'un coup de couteau.

Comme il commençait à faire froid, ils marchèrent ensemble dans les rues à présent désertes et échouèrent au hasard devant une église. Par miracle, elle était ouverte.

— Entrons, dit le guignol aux semelles de vent. Nous aurons plus chaud à l'intérieur.

Contre un pilier de pierre, un grand pantin à demi nu sommeillait. Le marionnettiste avait fixé ses deux bras sur une croix de bois afin qu'ils ne traînent pas dans la poussière. Le guignol aux semelles de vent ricana.

— Encore un malin, celui-là! Il a commencé dans la peau d'un homme pour finir dans celle d'une marionnette, pour être éternel, c'est un meilleur plan que le tien...

Pinocchio pensa à Gepetto qui, lui aussi, avait aussi été charpentier.

Ils s'installèrent de part et d'autre de la croix, chacun dans une ombre différente, à l'abri de l'humidité qui montait de la terre. Ils ne se voyaient pas. Pinocchio posa à la nuit sa question.

— Pourquoi reviens-tu? Pourquoi reviens-tu puisque tu les détestes?

Il y eut un grand silence puis la voix du voyou, d'abord un murmure, s'enfla peu à peu dans la nef.

— J'ai toujours voulu partir, comme toi suivre les renards où la vie est plus forte. J'étais fatigué de cette rivière au nom de bière, des maisons endormies et de l'haleine trop riche des bourgeois, et voilà qu'à présent, tous les trois ans, l'araignée qui mène le monde me ramène chez moi, dans ce triste trou Laïtou. J'ai vu l'Afrique et le soleil en face et cela n'est rien comparé à ce que je vois ici.

Ici, j'ai vu un robinet en pyjama prendre son petit déjeuner sur la place Ducale et jeter aux passants d'impossibles poèmes en vermicelles.

J'ai vu un homme et une femme de bois s'aimer sur le pavé, à la barbe des bourgeois au rythme d'une samba et le Brésil tout entier au fond d'un tout petit castelet

Dans la cour du musée, j'ai vu la mort essayer de son suaire les lunettes d'un homme qui hésitait à la regarder en face, et dans la rue du théâtre, le soir, deux mariées si blanches que leur accordéon sonnait comme les orgues du dimanche.

J'ai vu une femme fourrer son doigt dans la tête d'un enfant pour lui faire dire oui et, sur le quai d'un gare, une marionnette en voyage enfermer la tête d'un homme dans sa valise.

J'ai vu d'un landau noir jaillir les corbeaux et les colombes, et la nuit et le jour se disputer le ciel. Une danseuse blême tirait les ficelles de sa mort tandis que dans les rues, partout, des hommes et des femmes donnaient la vie à des papiers de couleur. J'ai vu des humains se faire de bois pour avoir du pain et des bâtons s'envoler au-dessus des théâtres.

J'ai vu des tribus de guignols rosser des hordes de gendarmes dans toutes les langues de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie et des deux Amériques. J'ai entendu toutes les musiques. Rue Thiers où je naquis, un harpiste, les yeux mi-clos, tenait entre ses mains plus de vies, plus de forêts, plus de mondes que personne, jamais, n'en inventera. J'ai vu, ici, chez moi, chaque fois que l'araignée descend sa toile, tout ce que les autres ont cru voir et j'ai oublié les yeux horribles des pontons. Les fleuves impassibles, enfin, m'ont laissé aller où je voulais...

Il pourrait parler encore longtemps, le guignol, le voyou aux semelles de vent, mais de l'autre côté du pilier, Pinocchio semble dormir. Alors, il s'est levé sans bruit et,

sans un regard pour le grand pantin en croix oublié depuis des milliers d'années, il disparaît dans le noir de la ville.

C'est le début de l'automne. Le matin n'est pas loin. C'est l'heure où dans les près se tissent les fils de la vierge. Quand le bruit de son pas a fini de claquer au bout de la nef, Pinocchio a fermé un œil, il a fermé l'autre, il a fermé les deux et il s'est endormi.

Au matin, peu à peu, le rêve du voyou aux semelles de vent a prit possession de la ville en vrai. Pinocchio s'est installé au pied de la maison de son ami. Au-dessus de lui il a construit avec des bouts de carton, de la ficelle et du papier une grande marionnette à l'image de ceux qui prétendent conduire le monde. Il s'est assis. La marionnette tenait d'un fil sa main ouverte vers les passants. Jamais Pinocchio ne fit une aussi belle manche de toute sa carrière de S.D.F. Il se sentait libre, maître de son maître, la main tenue par le fil du pantin.

Les hommes, les marionnettes, c'était tout un et le monde était plein de gangsters acharnés à vouloir vous fourrer leurs gros doigts dans la tête à coup de spots publicitaires, de rires enregistrés et d'émotions calibrées. Le voyou aux semelles de vent avait raison. La grande araignée menait le monde et tout le monde s'y empêtrait. Manipulateurs manipulés, décideurs indécis, conseillers consultants, attachés détachés... L'univers était un vaste foutoir où tout s'emmêlait. La liberté tenait là, à presque rien, à choisir libre le fil qui vous attache à la vie.

Au soir ses copains descendirent de Ronde Couture, de Manchester et de la Houillère. C'est Pinocchio qui régla pour tous les bières, les frites et les saucisses. Place Ducale une fille zigzaguait sur un monocycle. Elle portait de grandes chaussettes jusqu'au-dessus du genou et une jupe courte que la selle remontait sur ses cuisses.

— Elle est mignonne, non? demanda un des gars de la bande.

— Bof, répondit Pinocchio.

Aussitôt, comme un réflexe, il porta sa main à son nez. Son nez ne s'était pas allongé. En replongeant ses deux mains dans ses poches, il constata que vraiment, oui, sans aucun doute, il n'était plus de bois. Il pensa au voyou aux semelles de vent si épris de liberté libre qu'il n'avait pas su s'attacher. Il avait envie ce soir de s'attacher. Il savait qu'au Festival Mondial de Marionnettes on pouvait voir ce que les autres ont cru voir.

A minuit les rues étaient pleines encore de peaux rouges criards et Rimbaud aimait sa ville.

Le Colporteur. ©Éditions l'Harmattan 1995
Festival Mondial de la Marionnette. Charleville Mézières 1994